

Comment j'ai trahi Moacyr Scliar¹

Philippe Poncet

Lorsque rai embarque sur le bateau “Moacyr Scliar”, je n'étais pas encore traducteur, ou si peu. Je n'étais pas encore un “traître”. Ce qualificatif vous semble choquant? Patience. J'y reviendrai dans un instant. Vous allez comprendre.

Laissez-moi vous raconter d'abord, comment toute cette aventure, cette “navigation littéraire” a commencé de part et d'autre de l'océan Atlantique, entre Moacyr et moi, entre nos deux langues, la brésilienne et la française. Car, tout de suite: si l'on est frappé par le “virus” de la traduction littéraire, rapprocher/réconcilier deux langues entre elles, deux pays, deux civilisations, deux continents, alors il faut s'embarquer, contre vents et marées. C'est une navigation solitaire, presque sans compas ni boussole, à peine un dictionnaire dont il faudra se méfier comme de la peste. Une navigation le plus souvent “à l'estime” comme disent les marins, tout en sachant bien de quoi l'on parle, en ayant une connaissance intime de la carte des langues, en prenant garde aux écueils, récifs, pour parvenir à bon port.

Avant la parution de *Max et les fauves* dans une nouvelle traduction – la mienne –, aux éditions Folies d'Encre, j'étais un minuscule traducteur, un apprenti navigateur. Je venais tout juste de traduire, l'année précédente, un (grand) roman de Carlos Heitor Cony, *La traversée* [*Pessach, a travessia*]. Première navigation sur cet océan qui sépare nos deux langues et nos deux continents, voulant rapprocher langues et continents (pas comme Cortez, Pizarre ou Cabral. Deus me livre!) Une traversée pacifique, atlantique, sur ces routes océano-littéraires empruntées bien avant moi par les magnifiques traducteurs-révélateurs de la littérature brésilienne en France (Jacques Thiériot, Alice Raillard.)

J'en suis là, en 2008, lorsque Jean-Marie Ozanne me demande de réviser la traduction de *Max et les chats*, la traduction française de *Max e os felinos* parue aux Presses de la Renaissance en 1991. Épuisé.

Je n'ai encore rien lu de Moacyr Scliar, à l'époque.

Vous avez bien lu: celui qui vous parle aujourd'hui et qui pourrait se définir comme Le traducteur de Moacyr Scliar en français, ne savait rien ni de l'oeuvre, ni de l'homme. Mais attention, à cette époque, “j'ai deux amours” comme dit la chanson, deux langues et deux pays: la France et le français, ma langue, et le Brésil, le portugais du Brésil, l'autre langue chérie, la brésilienne.

À cette époque, attention, j'ai déjà beaucoup navigué sur des vaisseaux littéraires qui battent pavillon “littérature brésilienne”: Euclides da Cunha, Machado de Assis, Graciliano Ramos, Jorge Amado, Clarice Lispector, Rubem Fonseca et aussi les immenses poètes que sont à mes yeux, Ferreira Gullar et Adelia Prado. Et tant d'autres écrivains et poètes...Impossible de tous les citer.

Et Moacyr? Moacyr Scliar, c'est dur de le reconnaître, mais c'est ainsi. Moacyr ne figurait pas encore sur mes cartes de navigation.

En lisant, *Max*, puis tout (ou presque) Moacyr Scliar ensuite, je vais avoir l'occasion de me racheter.

J'ai entièrement retraduit, d'abord *Max e os felinos*. Un titre imparfaitement traduit en français en 1991 par *Max et les chats* [Presses de la Renaissance]. Les chats? Rien à voir avec le sens du titre, ni avec le sens de ce grand texte. Les lecteurs français peuvent lire aujourd'hui *Max et les fauves* [éditions Folies D'Encre. 2009], un titre que je revendique et une nouvelle traduction que je revendique. Ligne après ligne. Moacyr (qui lisait et comprenait parfaitement le français) a souscrit à cette nouvelle traduction.

Max et les fauves, écrit sous la dictature militaire au Brésil, est un roman contre la violence, l'autorité, les fauves qui sont en nous. Il ne s'agit pas de chats mais de fauves. Contresens réparé, né Moacyr? Dédicace personnelle de Moacyr: "Para Philippe, uma fera na tradução". Grande Moacyr.

Par la suite, je n'ai cessé de naviguer dans les textes de Moacyr Scliar. J'ai retraduit *Le carnaval des animaux*. Traduit de nouveau *Le centaure dans le jardin* (il manquait 80 lignes de textes dans la première traduction, par exemple), et traduit aussi un roman, cette-fois jamais édité en français, *La guerre de Bom Fim*.

Cette navigation dans les textes de Moacyr a été un bonheur permanent, partagé avec le camarade éditeur Jean-Marie Ozanne. Moacyr n'est pas difficile à traduire et pourtant je l'ai trahi, en particulier dans les re-traductions que j'évoquais.

Vous comprenez, maintenant, pourquoi, la traduction d'une langue, la brésilienne, vers une autre, la française, suppose une trahison? J'ai beaucoup traduit et "trahi" Moacyr. Je vais continuer ainsi et je précise maintenant: entre *Max et les chats* et *Max et les fauves*, il n'y a pas photo. Le traducteur est un auteur, d'accord. En aucun cas, il ne peut se substituer à l'écrivain, en aucun cas il ne peut interpréter le texte de l'écrivain lorsque cette interprétation débouche sur un contresens. Les traducteurs ne peuvent pas tout se permettre.

Et puis, comment "trahir" les auteurs que l'on aime?

L'ami éditeur Jean-Marie a presque tout dit sur le bonheur de naviguer dans les textes de Moacyr Scliar. J'approuve et j'ai peu à ajouter. Avec Moacyr, j'ai navigué avec bonheur dans une très grande partie de ses textes, innombrables. Avec lui, j'ai traversé tant de pays, j'ai encore appris sur le Brésil, il fallait guider le bateau, corriger la barre, corriger le cap. Mais toujours, Moacyr, était là, le cas échéant, pour trouver et confirmer, le plus souvent, que le cap était le bon. L'éditeur aussi.

La dernière fois que j'ai rencontré Moacyr, quelques mois avant sa mort, c'était à Rio de Janeiro. J'ai été invité à l'Académie Brésilienne des Lettres. Je voulais en parler et vous faire rire, un peu, mais c'est impossible. J'en parlerai plus tard, peut-être.

Dans l'immédiat, je traduis *O manual da paixão solitária*.

J'ai du travail, pour les cartes. Mais pour la navigation je suis prêt à embarquer, avec Moacyr, toujours. J'espère que toi aussi, cher lecteur.

¹ Os testemunhos de Jean-Marie Ozanne e Philippe Poncet surgiram de entrevistas cruzadas entre Jean-Marie Ozanne, editor, e Philippe Poncet, tradutor de Moacyr Scliar.